



▼ LES ARTS NUMÉRIQUES

L'Atelier

Auteur

Hélène Abram

Date

2010

Descriptif

Témoignage d'une réalisatrice intervenante sur le pocket film : présentation d'une démarche menée dans le cadre d'un atelier de découverte cinéma destiné aux enfants et aux adolescents.

■ « ATELIER RACONTÉ » : LE POCKET FILM

« Au cours de l'été 2009, Romuald Beugnon et moi avons animé un atelier « téléphone portable » à Saint-Quentin. La mairie souhaitait produire un film sur le 500ème anniversaire de l'Hôtel de Ville. Intéresser des adolescents à un tel sujet n'allait pas de soi ; associer patrimoine et téléphone portable non plus. Cela n'en était que plus stimulant pour nous...

Le téléphone portable : cet inconnu si familier...

Lorsque l'on débute un atelier « téléphone portable », en particulier avec des adolescents, le premier enjeu est de faire passer l'idée que l'outil, avec lequel ils sont très familiers, peut servir à fabriquer autre chose que de courtes vidéos prises sur le vif, tournées à bout portant et postées en direct sur le net : on peut s'en servir pour tourner de « vrais » films, c'est-à-dire des objets audiovisuels dignes d'intérêt, dont on pense l'histoire, la mise en scène, le son, le montage. Il s'agit donc, dans un premier temps, d'attribuer un autre statut, de redonner une virginité, de conférer une certaine « noblesse » à cet objet usuel et vulgaire qu'est le téléphone portable. En général, les jeunes sont partagés entre l'excitation (le cinéma est à portée de main) et l'incrédulité (le cinéma, c'est une caméra, un micro, une équipe).

Nous leur montrons alors une sélection de films réalisés avec des téléphones portables et diffusés dans le cadre du festival « Pocket Films ». Chaque exemple permet de mettre en évidence un parti pris de réalisation, et de souligner la grande variété d'objets que produit l'outil : documentaire, essai, fiction, journal, art vidéo, expérimental... Les jeunes découvrent alors des formes audiovisuelles auxquelles ils ne sont pas habitués et s'aperçoivent qu'il y a mille manières de produire des objets filmiques et d'assembler images et sons. Après chaque film, nous les questionnons sur la démarche adoptée par le réalisateur, la forme qu'il a choisie, les raisons qui l'ont poussé à faire de tels choix, les effets produits sur le spectateur, la spécificité de l'outil... Nous les invitons ainsi à réfléchir au processus de fabrication des images : ils passent d'une attitude de consommation passive à une démarche active et analytique. Ils dépassent le jugement de valeur pour se poser la question du comment et celle du pourquoi. Ils prennent conscience que chaque image, chaque plan, résulte d'un choix, dont les paramètres sont multiples.

Une fois que l'on est d'accord sur le fait qu'il est possible (et permis) d'être ambitieux avec l'outil téléphone portable (ce qui revient à dire que faire un film n'est pas une question d'ordre technique, mais artistique), il faut aller plus loin, et montrer aux participants que pour atteindre ce but, il est nécessaire de procéder avec méthode : filmer tous les jours avec son portable ne confère pas mécaniquement le savoir-faire requis. L'audiovisuel est un langage et en tant que tel, il possède une grammaire, un vocabulaire, avec lesquels il convient de se familiariser.



Nous leur demandons alors de passer à l'action, c'est-à-dire de produire leurs propres images. Pour cela, nous leur donnons à faire des exercices simples, en totale autonomie : tourner un plan dans la ville, se présenter... Souvent, avec un téléphone, les adolescents filment dans tous les sens, sans cadrer, en suivant le mouvement désordonné de l'œil. Lorsque nous visionnons avec eux le résultat sur grand écran, ils se rendent rapidement compte que leurs images sont difficilement regardables. Quelques questions essentielles surgissent alors d'elles-mêmes : que veut-on montrer ? Comment s'y prend-on ? Quel rapport le filmeur entretient-il avec l'objet filmé ? Avec le spectateur ? Les participants réalisent que chaque image établit un dialogue entre celui qui tient la caméra et celui qui regarde – et c'est d'autant plus vrai lorsqu'elle est produite par un téléphone car la présence du « filmeur » est sensible, ce qui induit une certaine subjectivité. Cette première approche permet aux jeunes d'admettre que si filmer avec un téléphone portable est un jeu d'enfant, contrôler ce qu'on exprime, c'est une autre histoire...

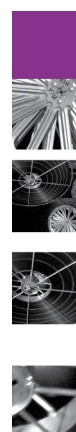
Le « pocket film » ou l'apprentissage de la liberté

Après cette mise en jambe et avant de réfléchir au film qu'ils allaient faire, les jeunes ont bénéficié d'une présentation historique et d'une visite guidée de l'Hôtel de Ville. Or ce bâtiment, loin d'être banal, est au contraire très intrigant : sa date de construction n'est connue que grâce à un rébus, sa façade est constellée de petites sculptures monstrueuses, le chiffre 666 est présent à plusieurs endroits dans ses proportions... Bref, il n'en fallait pas plus pour stimuler l'imagination. Et c'est ce fil mystérieux et fantastique que les jeunes ont choisi de tirer. Nous avons exploré ensemble plusieurs pistes narratives, jeté des idées et réfléchi à ce que l'usage du téléphone portable impliquait, à ce qu'il pouvait avoir d'intéressant pour nous : au lieu de feindre une extériorité un peu factice, nous avons décidé que le filmeur serait identifié, intégré à l'histoire, partie prenante des événements. Le scénario sur lequel les participants sont partis était le suivant : une bande de jeunes est réquisitionnée par la mairie pour faire un film sur les 500 ans de l'Hôtel de Ville et filme ses aventures, lesquelles dérivent dangereusement... Nous avons établi une trame, tout en nous gardant bien d'écrire des dialogues. Car le propre de ce dispositif, où le filmeur fait partie du groupe, c'est justement d'être à la frontière entre fiction et documentaire. Tout ce qui advient doit sembler réel. Cette ambiguïté amusait les participants et plus tard, lorsque le film a été montré, ils ont constaté avec plaisir que certains (jeunes) spectateurs s'interrogeaient sur le statut de leurs images, et se demandaient s'ils avaient réellement vécu cette aventure. Ils ont ensuite choisi les acteurs, défini les rôles, collecté les costumes et pris contact avec les personnes qu'ils allaient interviewer, à savoir des spécialistes locaux de l'histoire de l'Hôtel de Ville de Saint-Quentin. Avant de nous lancer dans le tournage proprement dit, nous avons répété et filmé quelques scènes hors contexte afin que les jeunes se familiarisent avec le dispositif et qu'ils s'entraînent au jeu et au filmage, comme on fait quelques échauffements avant une épreuve sportive.

Le tournage a débuté. Les dialogues n'étant pas écrits, les jeunes improvisaient à partir de chaque situation dont les enjeux étaient définis au coup par coup : que se passe-t-il dans cette scène ? Quelles informations doit-on impérativement communiquer au spectateur ? Comment se comporte tel ou tel personnage ? Cela permettait une réflexion vivante et riche, et une implication maximale des protagonistes. Car si chaque acteur agissait en fonction du profil de son personnage, il s'exprimait avec ses propres mots, ce qui lui donnait une marge de manœuvre importante. Après chaque prise, nous regardions le résultat sur un petit ordinateur portable (ou directement sur l'écran du téléphone) : les jeunes pouvaient ainsi commenter leur prestation à chaud et chercher des solutions pour l'améliorer. Voir une scène s'enrichir, se densifier, se trouver au fur et à mesure du travail, nous a semblé très formateur.

La légèreté de l'outil donne lieu à des tournages extrêmement vivants, véritables work in progress. Car il ne s'agit pas de mettre à exécution un programme prévu dans un scénario, mais plutôt de capter des pépites de réel, de faire jaillir un matériau brut, à la lisière du documentaire et de la fiction. Et si chaque cadre, chaque plan, chaque « mouvement d'appareil » est pensé, réfléchi, affiné au fil des prises, ce qui compte le plus, c'est bien la dynamique des scènes, la vérité des personnages, le sentiment de réalité.

Nous avons également tourné des interviews de spécialistes ainsi que des plans purement documentaires de l'Hôtel de Ville, destinés à illustrer leur parole. Le dispositif était alors plus classique : caméra vidéo sur pied, perche, micro. Ainsi, l'atelier nous a permis d'expérimenter plusieurs types de tournage et le film contient des images dont le rendu et le statut diffèrent complètement. Les jeunes ont pu réaliser de manière très concrète que les outils employés, le mode de filmage, le



support de tournage, ne produisent pas les mêmes effets sur le spectateur et ne « racontent » pas la même chose.

Vers la fin du montage, afin de charpenter le récit, nous avons enregistré une voix off : les deux « survivants » du groupe de jeunes (à moitié décimé par leur aventure) racontaient face caméra ce qui leur était arrivé, avec leurs propres mots, en improvisation. Comme le montage était pratiquement terminé, ils connaissaient très bien l'histoire et pouvaient la relater comme s'ils l'avaient vraiment vécue... La frontière entre documentaire et fiction était plus mince que jamais et le plaisir qu'ils prenaient d'autant plus grand.

Conclusion

Les jeunes se sont fortement impliqués, certains acceptant de prolonger l'atelier pour participer aux ultimes finitions du montage. Non seulement cette expérience audiovisuelle semble avoir été très stimulante pour eux, mais elle leur a également permis de se confronter à l'Histoire, au patrimoine, à l'architecture, de façon ludique et vivante.

Filmer avec un téléphone portable a de nombreuses vertus : cela permet de travailler sur l'improvisation ; de privilégier la spontanéité et le surgissement par rapport au contrôle et à la préméditation ; de s'éloigner du rituel institué et parfois intimidant du tournage, pour retrouver un rapport plus charnel et immédiat à la matière filmée ; de montrer qu'il n'est pas nécessaire de reproduire les pratiques professionnelles pour aborder la réalisation audiovisuelle ; de décloisonner les différentes étapes de fabrication d'un film (pendant qu'un groupe avançait sur le montage, un autre allait tourner des plans additionnels, de manière légère et autonome).

Animer des ateliers de ce type permet de faire passer l'idée, très importante pour moi car elle a fondé mon approche et ma pratique de réalisatrice, que tourner un film, ce n'est pas nécessairement écrire des dialogues, mettre de la pellicule dans une caméra et diriger une équipe. Aujourd'hui, plus que jamais, on peut faire un film seul, avec un minimum de connaissances techniques. Le cinéma est un continent très vaste, dont on ne connaît trop souvent que la forme dominante. Sortir du cadre établi, pratiquer autrement, me semble à la fois libérateur, désinhibant et formateur ».

